



COMBAT
18, rue du Croissant - II
12 OCTOBRE 1965

AUTOUR DE LA BIENNALE DE PARIS
A PROPOS DE FIGURATION NARRATIVE

par Jean-Albert CARTIER

QUI parle encore d'art abstrait, à propos de l'art contemporain ? Certes, si cette forme d'expression continue d'avoir ses adeptes et surtout de permettre à des peintres, qui furent en ce domaine des pionniers, de développer leurs premières conquêtes plastiques, nous sommes bien obligés de reconnaître que les jeunes ne se posent plus les mêmes problèmes que leurs aînés. Le dilemme figuration-abstraction paraît enfin dépassé et l'on sent bien que depuis peu « il s'est passé quelque chose » !

Ce quelque chose existe à la Biennale de Paris, mais au milieu de beaucoup d'autres choses et cela aux dimensions internationales, ce qui empêche peut-être de le définir clairement. Tandis qu'à la Galerie Creuze le problème, la tendance si vous préférez, est cernée dans tous ses aspects, de façon beaucoup plus explicite et permet une prise de conscience plus forte et plus précise. Disons-le tout de suite et franchement, je considère l'exposition de la Galerie Creuze, organisée par Gérard Gassiot-Talabot, comme une manifestation-manifeste qui doit faire date, un peu comme celle de l'Objet qui eut lieu il y a quelques années au musée des Arts décoratifs, et qui a enregistré un tournant de l'art moderne, qui l'a fixé dans le temps. Je pense qu'ici nous avons affaire à un rassemblement de même importance.

Et d'ailleurs le rapprochement entre ces deux expositions n'est pas un hasard et trace un chemin parfaitement logique.

Au sortir de spéculations souvent très intellectuelles et de préoccupations individualistes, les artistes se sont raccrochés à l'objet, à la matière, ce qui était pour eux une manière de retrouver le monde sensible du quotidien et du tactile. Mais, dans ce retour, ils ont apporté une imagination baroque débordante, qui était en quelque sorte une libération des contraintes géométriques, et aussi une nouvelle manière de retrouver les dimensions d'un certain fantastique obsessionnel

qui flirte avec le surréalisme, sans toutefois récupérer dans les greniers les vieux épouvantails du subconscient, légèrement surannés.

Partant de là, l'artiste éprouvait le besoin de poursuivre cette aventure, de s'engager plus avant dans une traduction du quotidien et en même temps de prouver que la figuration anecdotique contre laquelle on avait tant crié, pouvait être aussi valable que la pure harmonie des formes et des couleurs. Et nous en sommes à la figuration narrative.

UN FORMIDABLE COUP DE PIED

D'abord elle donne un formidable coup de pied dans le derrière des traditionnalistes qui regardaient l'art abstrait d'un air moqueur et proposaient un proche retour à un art raisonnable et lisible. Ceux-là ont oublié que l'art ne fait jamais demi-tour, que l'on ne revient jamais en arrière et que tout sert, même les expériences apparemment les plus folles et les plus passagères. Donc, pas de retour aux saines natures-mortes pour salles à manger, aux nus opulents, pas de reniement, en quelque sorte. Mais autre chose !...

Formidable coup de pied également dans le derrière du réalisme socialiste qui a confondu le sujet et le style, et envoyé justement par des artistes, dont beaucoup se préoccupent de politique ou tout au moins de problèmes sociaux pour être plus large. Car cette figuration narrative permet à beaucoup de prendre position autant esthétiquement que socialement.

Je l'ai dit maintes fois, les jeunes peintres actuels — à tort ou à raison, cela est une autre histoire — ne cherchent plus à créer le bel objet esthétique, l'œuvre apaisante et définitive. Le provisoire a détrôné le permanent, le choc, la violence, la méditation, l'acte concerté. S'ils peignent, c'est avant tout pour exprimer une indignation, une révolte, leur peur, leur obsession. Ils peignent pour prendre position.

Or ils ne pouvaient pas prendre position indéfiniment avec des jeux de formes et de couleur, ni par la dérision néo-dada de l'objet, lancée par le Pop'art. Il leur fallait raconter leur histoire, comme les premiers hommes racontaient la bataille de leur vie quotidienne sur les parois des cavernes. Et cette histoire, comme ils ne sont pas les seuls à la connaître et à la vivre, nous la reconnaissons comme la nôtre.

L'époque de la bande dessinée, de la télévision, de l'affiche, le spectacle de la rue en somme, est transposé sur les murs. Ce que l'on peut voir galerie Creuze, c'est en quelque sorte les graffiti ininterrompus et à plusieurs mains de notre temps, tracés par une génération qui se reconnaît au-delà des frontières.

ET LA PEINTURE DANS TOUT CELA ?

Et la peinture, que devient-elle dans tout cela, direz-vous ? D'abord, on l'a dit. Je ne pense pas que ces artistes pensent à elle avec tout le respect et le sentiment d'éternité qu'avaient leurs aînés. Mais ne croyez surtout pas que tous ne cherchent qu'une affirmation psychologique et sociale. Il y a parmi les exposants de la galerie Creuze des plasticiens au graphisme aigu, des hommes sachant manier le clair-obscur, les harmonies de tons, l'écriture colorée avec déjà suffisamment de métier et de dons pour empêcher les détracteurs de cette manifestation collective et populaire de les dénigrer.

A certaines époques, les naïfs ont apporté un air frais et vivifiant à l'art moderne : ils ont été l'antidote de recherches intellectuelles. L'année dernière, le public ne croyant plus en rien s'est rué sur eux et a même inventé des naïfs dont la seule naïveté était de ne pas s'être aperçu eux-mêmes qu'ils pouvaient le devenir. Il appartient à G. Gassiot-Talabot de nous montrer aujourd'hui qu'il existe une autre forme d'art po-